



PHOTO MARTIN TREMBLAY LA PRESSE

L'artiste Alexis O'Hara constate que Montréal est une formidable carte de visite à l'étranger. « C'est vrai qu'il y a une aura autour de Montréal. C'est reconnu mondialement comme une ville cool. »

## Le talent fou d'Alexis O'Hara

Brillante artiste montréalaise, Alexis O'Hara est plus connue en Europe que chez elle. À la veille du festival de spoken word Voix d'Amérique, dont elle est une des têtes d'affiche, rencontre avec une artiste inclassable qui gagne à être connue.



RIMA ELKOURI  
TÊTE-À-TÊTE

Elle a fait du théâtre, mais elle n'est pas que comédienne. Elle fait de la musique, mais n'est pas tout à fait musicienne. Elle fait de la photo, s'amusant à immortaliser avec succès des dessous de jupes des filles, sans se considérer photographe. Elle écrit, elle filme, elle improvise, elle ne tient pas en place. Le français est sa langue maternelle, mais elle est considérée comme anglophone. Les « straight » la trouvent trop punk, les punks la trouvent trop « straight ». Et elle a un chat qui s'appelle chien (Snoop Dog).  
Qui est Alexis O'Hara? Difficile à dire en peu de mots. Chose certaine, l'artiste montréalaise multidisciplinaire, déjà qualifiée de « François Gourd au féminin », a un talent fou et une sainte horreur des étiquettes. « Plus je vieillis et je mûris, plus je me rends compte que c'est moi qui nourris cette marginalisation », dit l'artiste, rencontrée dans sa cuisine du Mile End autour d'un thé à l'artichaut. « C'est quelque chose qui nourrit mon travail d'avoir cette perspective d'étranger. D'être anglophone dans un milieu francophone. D'être la femme dans un milieu masculin. D'être l'artiste de spoken word dans le milieu des

musiciens, d'être une musicienne dans le milieu théâtral, ça m'inspire autant que ça me déchire le cœur. » Née à Ottawa d'une mère franco-ontarienne chef d'entreprise et d'un père psychologue anglophone, Alexis O'Hara a grandi à Winnipeg et à Genève. Elle a passé son adolescence à Ottawa et est allée en théâtre à l'Université York, à Toronto, pour réaliser que cette idée du quatrième mur n'était pas pour elle. Incapable de demeurer trop longtemps au même endroit, elle a passé sa vingtaine à butiner d'une ville à l'autre. Elle a voyagé en Amérique centrale. Elle est allée à l'Université Simon Fraser, à Vancouver, où elle a décroché un baccalauréat en cinéma. Puis, elle est retournée à Genève et y a travaillé pour l'UNICEF, tout en habitant dans un squat et en commençant à faire de la scène. C'est là qu'elle a retrouvé son identité francophone. « Je n'avais jamais connu cette identité avant d'aller vivre à Genève, raconte-t-elle. Parce que même si Ottawa est une ville bilingue, c'était considéré plus cool de parler anglais. » C'est en 1997 qu'elle atterrit à Montréal, là où elle avait toujours voulu vivre. Pour quoi? Parce que

c'est sans aucun doute la ville la plus excitante du pays, dit-elle. « J'ai vécu à Vancouver, j'ai trouvé ça vraiment sans âme. Toronto, j'adore y aller, j'y ai de la famille, c'est une ville avec beaucoup d'histoire, beaucoup de patrimoine, qui est beaucoup plus multiculturelle que Montréal, mais en même temps, il y a quelque chose de plus business. Ici, parce qu'il y a eu des difficultés économiques liées à la question nationale, ça a créé un climat où les gens vont créer pour créer. Il y a moins cette idée qu'on va devenir une star. Du moins dans le milieu anglophone. »

### Une image d'ango

Même si elle est aussi francophone et qu'elle fait des spectacles en français, Alexis O'Hara s'est résignée à être d'abord vue comme une artiste anglophone. « Peut-être à cause de mon nom, peut-être parce que je fais tant de choses dans le milieu anglophone. D'une certaine façon, il y a un « plafond de verre » pour moi. Il y a toute une scène de cabaret francophone qui ne penserait jamais à moi. Je ne dis pas ça pour me plaindre. C'est juste une réalité. » Une réalité qui a aussi des avantages, dit-elle. Car Montréal est une ville qui calme son ego. Une ville inconfortable, parfaite pour une artiste qui a toujours fui le confort. « Pendant longtemps, je trouvais ça très difficile ici. À Londres, dans un certain milieu, je suis très connue, les gens viennent voir mes shows. J'ai fait un show en Slovaquie et, grâce à une DJ, les gens connaissaient les paroles de mes chansons! Je n'ai jamais ça à Montréal! D'un côté, c'est difficile. De l'autre, ici, c'est bon pour garder les deux pieds sur terre. » Paradoxalement, Montréal, tout en ayant un côté très provincial, demeure une formidable carte de visite à l'étran-

ger. « C'est vrai qu'il y a une aura autour de Montréal. C'est reconnu mondialement comme une ville cool. Il y a un cachet à être montréalaise. »

Avant de participer au festival de spoken word Voix d'Amérique la semaine prochaine, Alexis O'Hara sera à Bruxelles, dans le cadre du festival Performing Proximities pour un projet original, joliment appelé l'Éponge à soucis, qu'elle a déjà présenté à Montréal, à Glasgow et à Nottingham. Vêtue d'une robe sous laquelle sont dissimulés des micros, elle ira s'asseoir dans une gare de tram et inviter les gens à poser la tête sur son épaule pour lui raconter leurs problèmes ou lui parler de la souffrance humaine. Ensuite, elle fera des échantillons avec le matériel recueilli et montera un spectacle musical portant sur les soucis de Bruxelles. Ce projet fou suscite tellement d'intérêt qu'elle a aussi été invitée à le présenter à Mexico l'automne prochain.

Alexis O'Hara, qui a 38 ans mais a l'air d'en avoir 10 de moins, vient de laisser tomber, après cinq ans, son travail de barmaid à la Sala Rossa parce qu'elle commençait à se sentir trop vieillie devant un public qui rajeunissait. Elle ne chômera pas pour autant. Invitée comme artiste en résidence par des universités ou dans des festivals à l'étranger, elle donnera des ateliers de poésie slam, poursuivra son œuvre au sein du duo Mankind (avec D Kimm) et songe à de nouveaux projets. « C'est clair que, si on voulait m'engager comme actrice à ce moment-ci de ma vie, je serais partante », dit-elle. Pas mal pour quelqu'un qui dit, souriante en coin, souffrir d'aboulie, un trouble mental caractérisé par un manque de motivation et une incapacité à prendre des décisions et à passer à l'acte (*In Abulia*

est d'ailleurs le titre d'un album qu'elle a lancé en 2002).

Bien qu'elle n'écrive pas de lettres au premier ministre et ne participe pas à des manifestations, l'artiste dit vouloir explorer la valeur sociale de l'art et dénoncer même si elle trouve que le discours féministe dans notre société s'est trop ramolli. « Ici, on a tendance à dire: "C'est fini, vous les avez, vos droits!" Mais c'est toujours un monde d'hommes! Pour une femme forte qui parle fort, qui est des fois un peu folle, ce n'est pas facile. Notre société veut toujours que les femmes soient plus dociles, au soutien de l'homme. J'en parlais avec une amie, une femme forte, qui a de la drive, qui est brillante comme artiste. On se disait que nous deux, on n'a jamais de chum, parce qu'on fait peur aux gars! C'est le grand classique de la femme forte en Amérique du Nord. »

En même temps, si elle avait une petite vie rangée, Alexis O'Hara n'aurait sans doute pas la même folle créativité. « C'est aussi ça, la vie d'artiste. Il faut accepter d'être souffrante tout au long de ses jours. Sinon, si on est trop zen, on quitte le monde artistique et on devient enseignante de yoga! »

Alexis O'Hara sera du spectacle interdisciplinaire La Salle des pas perdus, présenté le 4 février à 20h30 à Ex-Centris dans le cadre de Voix d'Amérique (Info : [www.ex-centris.com](http://www.ex-centris.com) ou 514-847-2206). Elle animera aussi le Cabaret DADA le 8 février à 20h30 à la Sala Rossa ([www.fva.ca](http://www.fva.ca) ou 514-495-1515).

COURRIEL

Pour joindre notre chroniqueuse : [rimal.elkouri@lapresse.ca](mailto:rimal.elkouri@lapresse.ca)